Le concept d'identité

F. Waismann

1936

Le concept d'identité donne lieu à plusieurs questions [1]. L'identité est-elle une relation ? Est-ce une relation entre choses ? Ou bien est-ce une relation entre les noms des choses ? La loi d'identité dit-elle que chaque chose est identique avec elle-même ? Ou bien exige-t-elle qu'un nom soit utilisé toujours dans le même sens ? Pour être au clair à propos de ces questions, demandons-nous quels sont les usages linguistiques, i.e. en ce cas, quel est l'usage des mots « le même ».

Comment utilise-t-on ces mots ? Examinons quelques exemples :

(1) Nous disons : « l'homme qui entre dans la pièce est le *même* que celui que j'ai vu auparavant dans la rue ». Que veut dire ici l'expression « le même » ? C'est à dire, qu'est-ce qui compte ici comme critère du fait qu'il s'agisse réellement du même homme ? Sont-ce ses vêtements, sa silhouette, son apparence, la couleur de ses cheveux, etc. ? Rien de tout cela n'est décisif ; car il est certainement concevable qu'il existe deux hommes qui se ressemblent « au poil près » sans être toutefois identiques. Pour trouver le critère que nous cherchons, il nous suffit de nous demander comment nous énoncerions la différence dans ce dernier cas. Eh bien, évidemment, en ce qu'ils sont en des endroits différents au même moment. Le critère d'identité est donc l'*existence continue* dans l'espace. C'est en ce sens et seulement en ce sens que nous employons les mots lorsque par exemple nous voulons établir l'identité d'un criminel avec une certaine personne : nous remontons ses traces pour voir où cela nous conduit. Ou pour prendre une autre exemple : lorsque des coups de feu proviennent de plusieurs pistolets, et que nous examinons les projectiles, nous pouvons demander : de quel pistolet proviennent-ils ? C'est-à-dire, ce projectile-ci est-il le même que celui qui était auparavant dans ce canon ?

(2) Mais qu'en est-il si je dis : « chante la même note ! » ? Qu'est-ce qui compte ici comme critère d'identité ? La comparaison avec un souvenir, ou avec un paradigme.

1. En développant la conception présente, l'auteur a bénéficié des précieuses suggestions issues des conversations avec M. Ludwig Wittgenstein, conversations qui portaient, entre autres choses, sur le concept d'identité.

(3) Mais nous pourrions également admettre que « une note » veut dire une note qui a été émise aujourd'hui dans la pièce à tel ou tel moment et pendant quinze secondes. Nous pouvons alors dire : différentes personnes ont entendu la même note. Mais ce serait un non-sens que de dire : « chante la même note ! ». Si nous admettons qu'une note veut dire quelque chose qui a une extension temporelle et a un début et une fin, alors la grammaire de « une note » est plus semblable (mais pas la même que) la grammaire du nom d'une personne.

(4) Pour créer une situation semblable à celles des notes, nous devrions seulement admettre que « M. N. » voulait dire, non la personne elle-même, mais l'apparence de la personne ; c'est-à-dire que si nous voyons une seconde personne ayant une apparence très semblable nous devrions dire que c'est également « un M. N. ». Et de fait les enfants utilisent parfois les mots de cette manière.

Comparons maintenant ces exemples. Ils contiennent tous l'expression « l'un est le même que l'autre ». Ce que cela signifie dépend à chaque fois de ce que nous considérons comme le critère pour cela. Avec les choses corporelles, c'est la continuité spatiale ; avec les notes c'est quelque chose d'autre, et dans le cas (2) c'est de nouveau quelque chose de différent que dans le cas (3) ; et les mots « le même » ont des sens différents dans chacun de ces cas.

Une fois que nous avons pris garde à ce fait, nous devenons conscient que l'expression « le même » est utilisée avec un nombre énorme de significations différentes. Comparons, par ex. ces cas : « C'est le même chemin que nous avions pris », « Je prends tous les jours le même train pour aller en ville », « Il a la même silhouette que moi », « Le Japon a été dirigé pendant trois mille ans par la même dynastie » , « Je me lève tous les jours à la même heure », « Le granite a la même dureté que le quartz », « Il y a le même nombre d'élève dans chaque classe », « L'église est construite dans le même style que le château », « Les deux témoins disent la même chose », « Tu as fait ici de nouveau la même erreur », « Il a le même droit que vous d'être ici », « Ils ont subi le même examen ».

La signification de « le même » est parfois peu claire, floue, en ce sens que nous ne savons pas vraiment si nous pouvons, ou non, utiliser ces mots. Une église qui a été restaurée après avoir été à moitié détruite par un incendie est-elle encore la même église ? Une vague qui arrive sur la plage et roule, est-elle encore la même vague ? Suis-je la même personne que lorsque j'étais enfant ? La seule réponse correcte à cela est : dites ce que vous voulez. La question « cet objet est-il encore le même ? » peut être comprise en deux sens : (1) au sens de la question : voulons-nous encore parler ici du même objet ?, i.e. : *qu'est-ce qui doit être considéré comme le critère d'identité ?* ; et (2) au sens de la question : est-ce réellement le même objet, i.e. : *le critère d'identité est-il satisfait ?* À la première question on répond par une stipulation arbitraire de notre part, à la seconde, par l'expérience.

Nous sommes maintenant à même d'exposer notre désaccord avec un point de vue à l'origine d'une obscurité singulière dans la logique moderne. C'est le point de vue selon lequel les différentes significations des mots « le même », rendues manifestes par nos exemples, ne parviennent pas à ressaisir ce qui est signifié par l'identité au sens strict de ce mot. C'est ainsi que nous lisons dans Carnap : « L'identité, dans l'usage ordinaire du langage, tout comme dans son usage scientifique, *n'est pas prise dans son sens le plus strict*. Le langage traite souvent comme identiques des objets qui ne sont pas identiques au sens logique strict. » [2]. Il semble ainsi qu'à côté des significations diverses des mots « le même », il y a un autre concept d'identité, si l'on peut dire, plus pur, et que celui-là seul est pris en considération par la logique. Il n'est pas difficile de comprendre ce qui conduit à une telle opinion. Nous avons pu nous dire à nous-mêmes que deux notes ne sont jamais réellement la même note ; qu'il s'agit au mieux de notes semblables. Et l'homme qui entre maintenant dans la pièce, est-il réellement le même que celui que j'avais vu auparavant dans la rue ? N'a-t-il pas quelque peu changé entre temps ? N'est-il pas parfaitement correct de vouloir parler seulement « de génidentité » dans de tels cas ?

De telles manières de voir font une erreur fondamentale en la matière. Lorsque l'on dit « deux notes ne sont jamais la même note », cela est parfaitement correct. Car une note est alors comprise comme quelque chose qui est émis à un certain moment, et le fait que la note ne soit pas interrompue est pris comme critère d'identité. Mais si nous choisissons un autre critère, - ce que nous sommes libres de faire - nous pouvons évidemment dire « c'est la même note » et pas en un sens lâche, mais en un sens parfaitement strict. Tout dépend de ce que l'on entend par « la même note ». Nous n'avons nullement le droit de distinguer entre un concept logique strict d'identité et un concept lâche ; car le concept « le même » est strictement défini dans les deux cas. L'argument fait comme s'il y avait un sens en quelque sorte prééminent de « le même », sens dans lequel les choses sont réellement les mêmes. Mais il ne peut évidemment être question d'un tel sens : identique est ce que nous définissons comme identique.

Mais en quoi doit consister la nature de cette prétendue identité logique ? On nous dit que deux choses sont identiques lorsqu'elle s'accordent sur toutes leurs propriétés, i.e. lorsqu'elle ne peuvent être distinguées. C'est la célèbre « identité des indiscernables » de Leibniz, que Frege et Russell ont introduite dans la logique moderne. Le mot « identique » peut bien être défini de cette manière ; mais il faut alors dire que le concept qui en résulte n'a rien à voir avec la signification ordinaire du mot « identique ». Il n'est nullement vrai que deux criminels sont identiques lorsqu'ils ne

2. R. Carnap, *La construction logique du monde*, § 159.

peuvent être distingués. Ce n'est pas ainsi que nous utilisons le mot « identique ».

Mais voyons la chose de plus près. Deux hommes sont supposés être identiques lorsqu'ils ne peuvent être distingués ; et cette définition, est-il précisé, ne vaut que pour une instant ; car un instant plus tard, l'homme a déjà un peu changé. Bien, accordons cela : mais que ferai-je pour m'assurer qu'un homme est identique à lui-même à cet instant ? Vais-je essayer de le distinguer de lui-même ? Comment vais-je m'y prendre ? La difficulté réside évidemment dans les mots « peut être distingué ». Que cela signifie-t-il ? Cela signifie-t-il que j'ai tenté de le distinguer de lui-même et que je n'y suis pas parvenu ? Ou cela signifie-t-il que je ne peux même pas tenter de le faire. D'après Russell, il semblerait que nous pourrions tenter de le faire et que ce n'est que l'échec de cette tentative qui établit que les deux personnes sont identiques. Pour que les choses soient claires, voyons comment on utilise le mot « distinguable ». Nous ne disons pas : « le fauteuil qui est là ne peut être distingué de lui-même » ; nous disons : « l'un des fauteuils ne peut être distingué de l'autre », i.e. les deux fauteuils sont parfaitement semblables ; ils ont la même couleur, la même forme, la même taille, etc. On objectera que cet exemple ne fait que confirmer la définition de Frege ; car ils peuvent au moins être distingués par la place qu'ils occupent ; et la définition dit qu'ils sont identiques lorsqu'ils s'accordent sur *toutes* leurs propriétés, et donc lorsqu'ils ne peuvent absolument pas être distingués. Mais ce n'est là qu'une incompréhension. Car s'il n'y avait pas dans notre monde, un fait tel que l'impénétrabilité, s'il était donc possible de mettre les deux fauteuils exactement à la même place de telle sorte qu'ils soient amenés à coïncider, nous ne pourrions plus dire, en nous en tenant à notre langage : « ils ne peuvent plus être distingués » ; nous ne parlerions pas du tout de deux fauteuils. Cette manière de parler perd son sens ici, alors qu'il est parfaitement sensé de dire de deux fauteuils, en différentes places dans une pièce, qu'ils ne peuvent être distingués.

Simplifions l'exemple. Au lieu de deux fauteuils, imaginons deux cercles de même couleur. À la vue des images circulaires, je dirai peut-être : « je ne remarque aucune différence, i.e. je vois la même couleur, la même forme et la même taille », ou peut-être : « je remarque une différence, par exemple, de couleur ». Imaginons maintenant que les deux cercles se rapprochent toujours plus l'un de l'autre jusqu'à ce que, à la fin, ils coïncident - y a-t-il encore sens à demander : « puis-je les distinguer ou non ? » Evidemment non. Ce qui ne peut être distingué maintenant est quelque chose de tout à fait différent, à savoir les disques circulaires physiques. On peut en dire : « je ne peux les distinguer dans cette position » ; mais relativement aux images, cette manière de parler a perdu tout sens. On peut dire de l'image visuelle : « les deux cercles ont la même taille », « ils ont la même couleur », mais pas : « ils ont la même position » ; car il n'y a plus aucun sens à parler en ce cas de deux images.

On peut voir comment on en arrive à cette erreur dans cette manière de penser. Nous imaginons une approximation graduelle qui *se termine* en une identité et qui procède comme ceci : au début les deux formes se rapprochent l'une de l'autre (les deux fauteuils deviennent de plus en plus semblables) ; puis, vers la fin de ce processus, la dernière différence, la différence de place, commence à disparaître ; et à la fin les deux coïncident complètement : ils sont devenus indistinguables et donc un. Nous pensons donc qu'au cours de ce processus il sont devenus de moins en moins distinguables, et nous concevons l'identité comme la limite de la distinguabilité. Mais en réalité il en est ainsi : s'il y a sens à demander si les fauteuils peuvent être distingués, alors ce sont deux fauteuils. Si cette question ne fait pas sens, alors c'est un fauteuil. En d'autres termes, la question : deux choses sont-elles identiques [3] ? n'est pas la question de savoir si elles peuvent être distinguées, mais de savoir *s'il y a sens à demander* si elles peuvent être distinguées.

Les considérations suivantes peuvent éclairer la choses d'un autre point de vue. Un mot n'a de signification que dans une proposition. La signification d'un mot est caractérisée par la manière selon laquelle le mot est combiné avec d'autres mots. Nous demandons donc : comment utilisons-*nous* les mots « le même » et comment Russell les utilise-t-il ? Cela met en évidence immédiatement une différence importante. Nous disons, par exemple : « le projectile qui s'est fiché ici est le même que celui qui était auparavant dans ce canon [du fusil] », ou « Paul est la même personne que celle qui était appelée auparavant Saül ». Nous plaçons donc les mots « le même » soit entre deux descriptions, soit entre une description et un nom propre [4]. Mais nous ne disons jamais « Paul et Saül sont le même » sauf au sens où les mots « Paul » et « Saül » sont utilisés de la même manière ; et ce n'est pas un énoncé (ce n'est pas la description d'un fait) mais une règle qui nous permet de remplacer l'un des noms par l'autre. D'un autre côté, Russell met le signe de l'identité entre deux noms propres ; il l'utilise pour former la proposition « $a = b$ ». Il semble ainsi vouloir dire quelque chose à propos des choses, pas à propos des noms des choses, et en cela il diverge de l'usage linguistique. S'il avait dit : par « $a = b$ » je veux dire que « a » et « b » sont des signes pour la même chose, il n'y aurait rien eu à objecter. Au lieu de quoi, il définit le signe de l'identité de telle sorte que l'expression « $a = b$ » représente un énoncé, à savoir l'énoncé « a et b s'accordent sur toutes leurs propriétés ». Nous savons déjà ce qui l'a conduit à cette définition : c'était l'opinion que l'identité de deux choses peut être montrée dans l'expérience par le biais d'une comparaison de leurs propriétés. Russell semble avoir totalement négligé que, en conséquence de sa

3. Identique au sens de : présent seulement une fois.

4. Nous supposons ici que « Paul » est un nom propre ; tandis qu'en fait le nom « Paul » tient lieu d'une description, mais cela n'a pas d'importance pour ce que nous nous proposons de faire.

définition, la proposition « a et b s'accordent sur toutes leurs propriétés » devient une tautologie, de sorte qu'elle n'exprime pas du tout un fait d'expérience. Car si cette proposition est supposée dire que a et b ne sont pas deux choses, mais une chose, cela signifie sûrement que « a » et « b » sont des signes différents pour le même objet ; ce qui veut dire qu'ils sont synonymes, intersubstituables ; mais si les signes « a » et « b » sont synonymes, alors la proposition « a et b s'accordent sur toutes leurs propriétés » dit exactement la même chose que « a et a s'accordent sur toutes leurs propriétés ». Ainsi, soit Russell veut dire par « identité » quelque chose de *complètement différent* de ce que nous signifions par ce mot ; en ce cas il ne peut utiliser le symbole « $a = b$ » de la même manière que nous, à savoir pour exprimer le fait que « a » et « b » signifient la même chose. Ou bien il l'utilise dans notre sens, auquel cas, il doit admettre que le signe « $a = b$ » est une règle qui ne peut, en tant que telle, être confrontée à l'expérience, et sa définition devient inutile. La raison de toute cette confusion est que Russell attend du même symbole qu'il effectue deux tâches différentes : premièrement, de reproduire une expérience, et, deuxièmement, d'exprimer une règle.

Quelqu'un pourrait peut-être tenter de défendre cette définition en disant : mais n'utilisons-nous pas les locutions « a et b sont identiques » et « a et b s'accordent sur toutes leurs propriétés » dans exactement les mêmes conditions ? Toutes les fois que nous utilisons la première, la deuxième est également vraie (car c'est une tautologie) ; et lorsque la première est inadmissible, car nous avons affaire à deux choses différentes, la deuxième devient elle aussi fausse. Il s'ensuit que la définition de Russell exprime précisément ce que nous voulons dire lorsque nous disons que a et b sont identiques.

La réponse est que c'est précisément en réfléchissant à cette objection, que la mécompréhension se manifeste encore plus clairement. Lorsque nous avons affaire à deux choses différentes, la proposition « a et b s'accordent sur toutes leurs propriétés » au sens de Russell, dit quelque chose de faux ; malgré tout, c'est évidemment une proposition empirique. Mais il suit de là que ce ne peut être la négation de la proposition « a est identique à b », car c'est une tautologie. C'est-à-dire : si nous acceptons la définition de Russell, les propositions « a et b sont identiques » et « a et b sont différents » ne se tiennent pas dans la relation d'affirmation à négation, et cela ne correspond évidemment pas au sens dans lequel nous utilisons ces mots.

Mais quel est alors l'opposé du cas où a et b s'accordent sur toutes leurs propriétés ? Eh bien, c'est qu'ils diffèrent sur au moins une de leurs propriétés. Quand l'expérience montre que deux cristaux s'accordent sur toutes leurs propriétés mécaniques, optiques et chimiques, l'opposé de ce cas est qu'ils diffèrent, par ex. quant à leur comportement optique. Dans les deux cas, nous parlons évidemment de *deux* choses. Mais lorsque je n'ai qu'un cristal en face de moi et y fais référence une fois par « a » et une autre fois par « b », alors il est *logiquement* exclu que a et b diffèrent, et la proposition « $a = b$ », interprétée au sens de Russell est maintenant une tautologie, de telle sorte qu'elle ne représente plus l'opposé du cas où a et b ont des propriétés différentes. Une définition qui ne parvient pas à mettre le concept « identique » en opposition avec le concept « différent » ne reflète évidemment pas la signification de ces mots.

En conclusion, il est peut-être opportun de jeter un regard sur les conséquences de cette confusion conceptuelle ; nous pourrons alors peut-être voir encore plus clairement comment de fausses interprétations et de faux problèmes ne peuvent même pas se présenter. Si nous utilisons le signe russellien de l'identité au sens de notre mot « identique » – et c'est bien l'intention de Russell – alors nous sommes tentés de penser qu'une formule comme « $(\exists x).x = x$ » exprime qu'il y a des choses, qu'il « y a quelque chose plutôt que rien ». (Et il est facile de former une suite de formules analogues.) Mais une telle formule ne dit, en fait, pas plus que ce qui peut être inféré de la définition de ses signes. Si elle est transformée selon la définition de Russell, alors elle signifie simplement qu'il existe un x qui a toutes les propriétés en commun avec lui-même. Mais cela est une tautologie qui ne dit rien du tout, et qui donc ne dit pas « qu'il y a des choses ».

Nous devons donc soigneusement distinguer les formules dans la notation de Russell et l'interprétation de ces formules. On peut évidemment former la formule « $(\exists x).x = x$ » et il n'est pas dans notre intention de la présenter comme contraire aux règles, ou dépourvue de sens. Seulement, elle ne dit pas ce qu'elle semble dire – preuve de la facilité avec laquelle on peut être égaré par cette notation. Et la raison en est précisément qu'elle ne fait que *sembler* être en accord avec nos usages linguistiques.

Discutons une dernière objection à nos explications On pourrait dire – et cette objection fut soulevée par Carnap – que nos explications ne permettent pas de savoir si on doit, ou non, admettre la fonction propositionnelle « $x = y$ ». Si oui, alors on peut par substitution former la proposition « $a = b$ » que nous avons déclarée inadmissible. Si non, alors on ne comprend plus comment on peut en arriver à la forme propositionnelle « $a = R`b$ » [5]. Nous avons donc soit plus de propositions que nous voulons en admettre, soit moins.

Notre réponse est celle-ci : nous pouvons former la fonction propositionnelle « $x = y$ » pourvu que nous soyons au clair sur sa signification. Si je veux représenter dans

5. *Ndt* : « $R`y$ » est le symbole pour une « fonction descriptive » : $a =$ l'élément qui entretient la relation R à b, par ex : $a =$ le père de b, cela suppose que b ne peut avoir qu'un père, ce qui était encore le cas au début du siècle…

la notation la proposition « Paul est la même personne que celle qui était appelée auparavant Saül », par « $a = R`b$ » alors le signe « $=$ » a la même grammaire que les mots « le même » - et n'a donc *pas* la grammaire russellienne. Mais si nous prenons la fonction russellienne « $x = y$ » et remplaçons les variables par les valeurs $a$ et $R`b$ alors nous semblons également obtenir l'énoncé « $a = R`b$ », mais « semblons » seulement, car ce que cet énoncé veut dire est que $a$ et $R`b$ s'accordent sur toutes leurs propriétés et non que a *est* l'objet $R`b$. La signification de la dernière proposition dépend du critère par lequel nous nous assurons que, par ex. Paul et Saül sont réellement une seule et même personne [6]. Et nous avons vu que, bien que ce critère soit différent selon les différents cas, il ne consiste jamais en ceci : que les deux choses s'accordent sur toutes leurs propriétés. On voit combien cette objection se dissout : il n'est pas vrai du tout que la proposition « $a = R`b$ » (où le signe « $=$ » a la grammaire russellienne) exprime ce que nous voulons dire dans le langage ordinaire par « $a$ *est* $R`b$ » ; cette dernière proposition ne provient pas, par substitution, de la fonction russellienne « $x = y$ » ; et par là on a supprimé la présupposition d'où provenait cette objection.

Traduction François Schmitz

6. Il ressort ici que « Paul » tient lieu d'une description.